

GIUSEPPE RAMIRES, MURIEL LAFON, *Servius. Commentaire sur l'Énéide. Livre VIII*, Collection des Universités de France, Paris: Les Belles Lettres, 2022, cxxvi + 444 pp. (1-247 doubles), 89€, ISBN 978-2-251-01495-1.

L'œuvre de Servius reste fondamentale pour commenter Virgile, qui fait partie des auteurs latins les plus difficiles¹. Destiné aux *grammatici*, le commentaire servien contient toutes les informations utiles dans le cadre de l'enseignement, qu'il s'agisse de remarques sur la langue, la métrique, le style et la rhétorique ou bien d'informations concernant l'histoire, la géographie et la mythologie. Depuis l'édition de Georg Thilo (Leipzig, 1881-1887) et Hermann Hagen (1902), lequel publia l'*Appendix Serviana*, personne n'a encore édité l'intégralité du commentaire que le grammairien a consacré à l'œuvre de Virgile, tâche certes périlleuse en raison du nombre élevé de manuscrits et de l'importance des contaminations dans la tradition. Au milieu du XX^e s., l'*editio Harvardiana* remit à l'honneur le commentaire élargi, à savoir le *Servius auctus* ou Servius Danielis [SD]. Toutefois, l'entreprise américaine ne fut jamais menée à son terme. Seuls, deux volumes ont vu le jour, l'un en 1946 (Lancaster, vol. II, *Én.*, I-II), lequel a fait l'objet d'un compte rendu très sévère d'Eduard Fraenkel², et l'autre en 1965 (Oxford, vol. III, *Én.*, III-V). Les recherches de Charles E. Murgia publiées dans un volume de *Prolegomena to Servius 5. The Manuscripts* (Berkeley-Londres-Los Angeles, 1975) sont restées sans suite. En 2018, Robert Kaster a publié l'édition du commentaire aux livres IX-XII restée inédite à la mort du savant américain³. Un chercheur italien, Giuseppe Ramires, qui plaidait en 1996 pour une nouvelle édition de Servius⁴, a fait paraître le commentaire au livre IX de l'*Énéide* en 1996, suivi, en 2003, par celui au livre VII⁵. Ces deux volumes constituent une contribution importante à l'étude de la transmission du texte du grammairien, dont la tradition manuscrite est dense et complexe. G. Ramires définit en effet l'existence d'une branche qu'il nomme α , absente dans le *stemma codicum* de Ch.E. Murgia (*editio Harvardiana*). Depuis lors, la CUF a entrepris l'édition de Servius. Deux tomes ont déjà vu le jour : le commentaire au livre IV de l'*Énéide* (2019), par Jean-Yves Guillaumin, et celui au livre VI (2012), par Emmanuelle Jeunet-Mancy⁶.

¹ J.E.G. Zetzel, *Critics, Compilers, and Commentators. An Introduction to Roman Philology, 200 BCE-800 CE*, Oxford 2018, 262-3.

² E. Fraenkel, *JRS* 38, 1948, 131-43 et 39, 1949, 145-54 (= *Kleine Beiträge zur klassischen Philologie*, Rome 1964, II, 339-90).

³ *Serviani in Vergili Aeneidos libros IX-XII commentarii*, ed. by Ch.E. Murgia and R.A. Kaster, Special Publications of the Society for Classical Studies, New York 2018. J'ai rendu compte de ce volume dans *AC* 88, 2019, 279-81.

⁴ G. Ramires, "Per una nuova edizione di Servio", *RFIC* 124, 1996, 318-29.

⁵ J.E.G. Zetzel, *Vergilius* 54, 2008, 202-12.

⁶ J'ai rendu compte de ce volume dans *AC* 82, 2013, 342-4. Voir aussi G. Ramires, "Il punto sull'edizione del Commento di Servio a Virgilio. Osservazioni sur Serv. ad Aen. VI e l'edizione di E. Jeunet-Mancy", in C. Longobardi, C. Nicolas, M. Squillante, eds., *Scholae discimus. Pratiques scolaires dans l'Antiquité tardive et le Haut Moyen Âge*, Lyon 2014, 131-7.

Voici à présent le commentaire au livre VIII. Ce livre particulièrement riche ne pouvait que retenir l'attention d'un commentateur comme Servius, qui s'efforce de préserver la mémoire du passé à une époque de grands bouleversements. Il contient plusieurs épisodes importants : une évocation des mœurs du temps passé à la faveur de l'hospitalité d'Évandre (18-100), lequel accorde à Énée son aide et l'associe au culte d'Hercule célébré par les Arcadiens devant leur ville (102-89), l'épisode d'Hercule et Cacus (190-267), une description du rituel de l'Ara Maxima (268-305), une promenade dans Pallantée (306-69), la fabrication par Vulcain d'armes pour Énée (370-453) et, pour conclure, la description des scènes figurées sur l'orbe du bouclier d'Énée (626-731), véritable hymne à la gloire de Rome et d'Auguste.

Comme Servius et son époque ont été présentés dans l'introduction générale proposée par E. Jeunet-Mancy à l'entame de son édition du commentaire au livre VI, la notice placée en tête de volume, due à Muriel Lafond, se dispense d'évoquer la personnalité du commentateur et son milieu. Elle débute (VII-LXVI) donc *in medias res* par une analyse du commentaire au livre VIII, découpée en une série de rubriques thématiques : nature et apports des ajouts du SD, incohérences et confusions serviennes, source d'étonnement dans le commentaire, justification de Virgile, citations internes et cohérence virgilienne, auteurs les plus cités (et ceux qui ne le sont pas), Homère, sensibilité poétique, langue, rhétorique, philosophie, religion romaine, place des mythes et leur interprétation, Hercule, histoire romaine. Cette étude met en évidence un bon nombre de caractéristiques du commentaire de Servius. Si le commentateur virgilien s'inscrit dans une longue tradition grammaticale qui remonte aux exégètes d'Homère, tant dans la méthode que dans le contenu (étude privilégiée de la langue, goût pour l'étymologie, pour l'origine d'un mythe, d'un rituel ou d'une coutume, défense presque systématique du poète), la comparaison avec le SD permet d'identifier certains thèmes originaux, qui sont l'expression d'une voix personnelle au sein d'un texte nécessairement codifié. La volonté de sauvegarder l'héritage antique est le reflet d'une urgence du moment, à une époque critique, à savoir le début du V^e s.⁷ La prise en compte du discours des chrétiens se fait jour dans la défense de figures souvent dénigrées par ces derniers, comme Romulus ou Hercule⁸. Servius passe sous silence les circonstances de la naissance du héros voyageur et civilisateur ainsi que son asservissement à une femme, Omphale. Le *grammaticus* gomme totalement la représentation d'Hercule en proie au *furor*, selon la version virgilienne, tout autant que son infidélité. On peut conclure que la popularité que connurent les commentaires de Servius durant tant de siècles est la preuve de la réussite de leur auteur, qui a pu sauvegarder la culture classique à un moment où elle risquait de disparaître.

⁷ C.M. Chin, *Grammar and Christianity in the Late Roman World*, Philadelphia 2008.

⁸ L'opposition chrétiens/païens a sans doute été exagérée, comme le montre A. Cameron, *The Last Pagans of Rome*, Oxford 2011, 207. À propos d'Hercule, on verra G.K. Galinsky, "Hercules in the Aeneid" [1972], in S.J. Harrison, ed., *Oxford Readings in Vergil's Aeneid*, Oxford 1990, 277-94.

La deuxième partie de l'introduction (LXVII-CIX), due à G. Ramires et traduite de l'italien par M. Lafond, est consacrée au texte. La difficulté majeure pour l'éditeur de Servius n'est pas le manque d'informations, mais bien leur abondance. Tandis que Thilo accordait le plus d'importance à la vulgate et regardait les additions du SD comme périphériques, depuis que E.K. Rand, en 1916, a identifié le SD avec le grand commentaire du maître de Servius, Donat (perdu, sauf la lettre préface), l'accent est placé sur le SD⁹. Voilà pourquoi l'édition de Harvard accorde un poids égal aux ajouts. L'équation simpliste Servius+SD = Donat a été rejetée depuis longtemps. Le nouveau consensus est plus équilibré. Le scénario pourrait se présenter comme ceci. Au début du V^e s., le grammairien Servius a composé un commentaire de Virgile fondé en grande partie (mais pas entièrement) sur celui de son maître Donat, qu'il a simplifié. Durant le VI^e s., un érudit (que l'on identifie souvent comme un moine irlandais) a eu accès au commentaire de Donat et a ajouté dans une copie de Servius des notes érudites qu'il trouvait chez Donat. Ce compilateur avait aussi des idées qui lui étaient propres. Il a donc ajouté des gloses et des notes qui ne se trouvaient pas chez Donat. On trouve donc des remarques chez Servius qui n'étaient pas chez Donat et des notes dans le SD absentes aussi chez Donat. On arrive donc à l'équation suivante : Servius+SD = (certaines parties de) Donat+X.

Dans ses *Prolegomena*, Ch.E. Murgia a établi un *stemma* qui distinguait deux familles de manuscrits, issues de deux sous-archétypes Δ et Γ. Les contaminations entre ces deux familles sont nombreuses. Étudiant les rapports existant entre les témoins de ces deux groupes, G. Ramires isole un groupe de manuscrits suffisamment indépendant pour former à lui seul une famille, qu'il nomme α, à côté de Δ et Γ. La branche α serait le fruit d'une recension médiévale, ce qui expliquerait les nombreuses contaminations qu'elle a subies. La tradition Δ repose sur un manuscrit perdu (δ), reconstitué à partir de l'accord entre L (*Leidensis* BPL 52, VIII-IX), K (toutefois inutile pour le livre VIII) et e (témoin intermédiaire perdu, dont dérive J [*Metensis Latinus* 292], manuscrit écrit en France au IX^e s. et détruit en 1944). La tradition Γ est reconstituée à partir de la concordance entre les familles τ, γ, σ. La famille τ est représentée par les manuscrits Q (*Laurentianus Mediceus plut.* 45.14, IX¹), lequel reproduit le mieux la situation de cette famille, et Pa (*Parisinus Latinus* 7959, IX^{2/4}). G. Ramires a proposé d'introduire dans l'histoire de la tradition du commentaire servien une nouvelle branche de manuscrits, la famille α, laquelle aurait comporté une partie seulement des ajouts du commentaire long. Cette branche, qui résulterait d'une tradition indépendante, repérable par les éléments communs avec les fragments dits de Spangenberg, est représentée par deux manuscrits : le *Vossianus Latinus* F 25 (X) (Le), écrit en France, et le *Parisinus Latinus* 7961 (XI¹) (Pc). Enfin, la famille γ est représentée par l'*Escorialensis* T. II.17 (IX²) (E), qui est l'un des témoins les plus anciens.

⁹ Une brève histoire de la 'Serviusfrage' est donnée par G.P. Goold, "Servius and the Helen Episode" [1970], in S.J. Harrison, ed., *Oxford Readings in Vergil's Aeneid*, Oxford 1990, 61-4.

Quant à la famille σ , elle a comme représentant le *Neapolitanus Vindobonensis* 5 (X) (N). En outre, dix autres témoins ont été utilisés occasionnellement pour des leçons particulières.

La tradition SD est fondée sur un manuscrit utilisé en 1600 par Pierre Daniel et aujourd'hui en deux parties, **F** (*Floriacensis* = *Parisinus Latinus* 7929 + *Bernensis Latinus* 172, IX²). Peut-être écrit à Auxerre, il proviendrait de Fleury. G. Ramires a également utilisé le manuscrit **G** (*Bernensis* 167, IX²), même si on peut supposer qu'il s'agit d'une copie de **F**. Le *Bernensis* 165, connu comme *Turonensis* (**T**), constitue un manuscrit précieux dans la transmission du commentaire élargi, car il serait le résultat d'un travail de compilation à partir de textes qui seraient également les sources du compilateur du SD. La relation entre le texte de la vulgate dans le SD et les manuscrits de la vulgate elle-même n'a jamais été établie avec certitude, car le manuscrit **F** partage des erreurs avec les deux classes de manuscrits. De plus, presque toute la tradition est fortement contaminée. Les fragments dits de Spangenberg (*Span.*), découverts en 1968, dateraient du premier quart du VIII^e s. et auraient été écrits dans le sud-ouest de l'Angleterre. Tandis que l'*editio Harvardiana* y voyait un texte dérivé du SD, G. Ramires établit un lien entre ces fragments et la famille α . Les fragments de Spangenberg seraient le reste d'un manuel scolaire dont l'auteur aurait utilisé en partie les mêmes manuscrits que le compilateur de α . Il faut aussi ajouter les feuillets ambrosiens (*Amb.* = *Mediolanensis Ambrosianus* 83, part. sup.), codex miscellaneus du XVI^e s. émanant de l'officine de Pierre Daniel et contenant, entre autres, des scholies serviennes à l'*Énéide* avec des leçons correctes. Il faut aussi noter que certains mots du commentaire du SD apparaissent sous forme de gloses interlinéaires ou marginales ou, parfois, de notes plus développées dans certains manuscrits virgiliens. L'introduction se termine par des remarques sur les éditions imprimées, l'orthographe, l'apparat critique (qui est double), les différences par rapport à l'édition de Thilo (environ 235 différences, dont plusieurs sont commentées dans les «notes complémentaires»). Viennent ensuite la bibliographie (CXI-CXX)¹⁰ et le *conspectus siglorum* (CXXI-CXXV).

En ce qui concerne la présentation du texte (1-247, doubles), l'idéal serait sans doute de publier en deux volumes distincts les deux textes : Servius et SD. Cette solution étant matériellement très lourde, cette édition adopte une voie moyenne, à l'instar de l'*editio Harvardiana*. Elle présente Servius et SD sur deux colonnes dans les cas où les deux textes sont différents. Quand les textes concordent, un texte unique est imprimé sur toute la page. Toutefois, contrairement à l'édition d'Harvard, le texte de Servius est placé à gauche, parce qu'il est considéré comme prépondérant, tandis que celui du SD prend place à droite, imprimé en caractères plus petits. Cette disposition souligne que le texte court est tenu pour la forme la plus ancienne du commentaire. Quand le commentaire est donné par le seul SD

¹⁰ On peut s'étonner de l'absence des travaux de Robert Kaster, dont la contribution à l'étude de la grammaire de la fin de l'Antiquité est capitale.

ou, plus rarement, par Servius seul, le texte est imprimé dans la seule colonne de droite ou de gauche, tandis que l'autre reste vide. Cette solution est certainement plus satisfaisante que celle adoptée par Thilo-Hagen et par G. Ramires, lesquels présentent un texte continu en distinguant par une graphie différente (en italiques pour les premiers et en gras pour le second) les éléments supplémentaires fournis par la version longue. De plus, la présentation adoptée ici permet de repérer aisément les cas où les différences entre les deux versions sont dues à d'autres raisons que des adjonctions au texte court, par exemple des inversions ou des substitutions. Il est toutefois important de préciser que, même quand le texte du commentaire est disposé sur deux colonnes, la grande majorité des mots du commentaire est identique et que l'on n'est donc pas en présence, même en pareil cas, de deux textes totalement indépendants l'un de l'autre. Bien entendu, il est très difficile, voire impossible, de mettre cette spécificité en évidence par un artifice typographique.

Traduire un texte comme celui de Servius implique des choix et pose des questions très spécifiques. L'une d'entre elles concerne la traduction du lemme. Faut-il le traduire, puisque le commentaire intègre chaque fois la portion du texte commenté ? La réponse est non, car le commentaire porte bien sur le texte *latin*. Une traduction introduirait un élément étranger. En revanche, il est utile de signaler les cas où le commentateur avait sous les yeux un texte virgilien différent de celui de nos éditions. Quant aux «notes complémentaires» (249-421), plus de mille, elles ne sont pas un commentaire. On peut donc admettre qu'elles restent parfois superficielles, puisqu'elles ont pour but d'aider le lecteur à comprendre le texte, non à lui donner une information complète sur tous les aspects évoqués par Servius. Il serait donc abusif d'attendre plus de ces notes, généralement suffisantes et bien informées. Le volume est complété par des index très utiles (423-442) : *index nominum*, *index geographicus*, *index grammaticus et rhetoricus*, *index etymologicus*, *scriptores Latini et Graeci qui citantur*, *fabulae*, variantes textuelles.

Ce volume montre qu'il n'est pas suffisant de collationner les manuscrits de Servius et d'appliquer le *stemma* de Murgia pour disposer d'un «nouveau Servius», dont la tradition manuscrite est encore plus riche qu'on le croyait. En effet, ni le texte de la famille Δ, ni celui de la famille Γ ne sont en mesure de restituer un texte sûr de Servius. Il faut aussi tenir compte de la famille α¹¹. Tel est bien le but du travail minutieux de G. Ramires. Cette nouvelle édition permettra d'avoir une idée précise du texte et de son histoire, un texte qui n'a jamais cessé d'intéresser les lecteurs de Virgile, comme le montrent la richesse et la complexité de la tradition manuscrite. La traduction et les notes complémentaires, qui constituent incontestablement une nouveauté dans les études serviennes, rendent cette édition très utile. Des notes à première vue simples cachent parfois des difficultés et des pièges insoupçonnés. On ne peut bien entendu que souhaiter que les autres chants

¹¹ Voir, toutefois, les remarques de R. Kaster, *o.c.* (n. 3), 522-8.

de l'*Énéide* viennent enrichir aussi vite que possible la série, afin de disposer, dans la CUF, d'un Servius complet avec traduction française.

BRUNO ROCHETTE
 Université de Liège – UR « Mondes anciens »
 bruno.rochette@uliege.be

ALESSANDRO GARCEA, DANIEL VALLAT, *Ars et commentarius. La grammaire dans le commentaire de Servius à Virgile*, Corpus Christianorum, Lingua Patrum 14, Turnhout: Brepols, 2022, 324 pp., ISBN 978-2503-59375-3.

Le champ des études sur la grammaire de l'Antiquité a été considérablement travaillé depuis une vingtaine d'années : les éditions modernes, accompagnées d'un commentaire, se sont multipliées (pour preuve, l'accroissement continu et régulier de la *Bibliotheca Weidmanniana*), les études isolées ou groupées en colloques thématiques – par exemple, la XIII *Giornata Ghisleriana di Filologia classica*, tenue en mai 2022 sur le thème du grec chez les grammairiens latins, et dont les actes paraîtront bientôt – ont exploré tel ou tel (aspect de) texte grammatical “patenté” de l'Antiquité romaine, surtout tardive. La répétition des travaux et des rééditions a fait ainsi émerger des récurrences intellectuelles, des modes de réflexion caractéristiques d'une véritable culture grammaticale antique dont l'histoire, reposant sur des textes largement fragmentaires, commence à s'esquisser, depuis les fondateurs, Varron puis Palémon, avec le regard de Quintilien *Inst. orat.* 1.4-8 (cf. l'édition commentée procurée par W. Ax chez De Gruyter en 2011), les monographies sur Probus, par exemple (J. Velaza, *M. Valeri Probi Beryti fragmenta*, Barcelona 2005), ou encore Sulpicius Apollinaris (Fr. Mantelli, *Gaio Sulpicio Apollinare, grammatico latino del II secolo d.C.*, Ariccia 2015)...

C'est donc sans surprise que ce mouvement d'approfondissement, qui semble dégager, pour faire bref, deux approches, grammairienne (“palémonienne”) et érudite (“probiennne”), s'accompagne d'un élargissement de la base d'étude. Ainsi Servius, surtout connu pour son commentaire à Virgile, dont l'édition par Thilo et Hagen (1881-7) est enfin renouvelée (*Énéide* IV, VI et VIII déjà parus dans la Collection des Universités de France, le commentaire au chant I devant paraître incessamment – pour nous en tenir à l'édition française, et sans parler de l'édition de Harvard, en panne depuis 1965), bénéficie-t-il ici d'un examen de l'aspect proprement grammatical de son commentaire du poète. Comme le remarque Alessandro Garcea, dans l'introduction “Pour une étude de la grammaire dans le commentaire virgilien de Servius”, 7-12, malgré la survie, fragmentaire ou plus probablement résumée, de l'œuvre grammaticale de Servius, ce successeur de Donat, qui commenta aussi son *Ars*, a surtout intéressé les savants pour la dimension antiquaire de son commentaire virgilien, véritablement